

FEDERICO
GARCÍA LORCA

LA SAVETIÈRE PRODIGIEUSE

MADEMOISELLE ROSE
ou le langage des fleurs

Traductions
de Carlos Pradal et Jean-Jacques Préau

sui*vi* de documents

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE
ET DE L'INSTITUT CERVANTÈS (PARIS)

é d i t i o n s T H E A T R A L E S
M a i s o n A n t o i n e V i t e z

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



*En couverture : Concha García Lorca en habits de gitane, Grenade, 1920.
Fundación Federico García Lorca, Madrid.*

© Editions Gallimard, pour les droits français
© 1998, éditions THEATRALES, pour les présentes traductions
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-026-6

LA SAVETIÈRE PRODIGIEUSE

Farce violente en deux actes
et... un prologue

*Traduit de l'espagnol par
Carlos Pradal et Jean-Jacques Préau*

PERSONNAGES

LA SAVETIÈRE

LA VOISINE EN ROUGE

LA VOISINE EN MAUVE

LA VOISINE EN VERT

LA VOISINE EN JAUNE

LES DEUX FILLES DE LA VOISINE EN ROUGE

DEUX BIGOTES

L'AUTEUR

LE SAVETIER

L'ENFANT

L'ALCADE

DON MIRLO

JEUNE HOMME À LA CEINTURE

JEUNE HOMME AU CHAPEAU

Voisines, bigotes, curés, le village

Cette traduction de *La Savetière prodigieuse* a été créée le 13 octobre 1986 au Théâtre des Treize Vents (Centre dramatique national, Montpellier), dans une mise en scène de Jacques Nichet, assisté de Jean-Jacques Préau, avec Mona Arenas, Isabelle Candelier, Damien Dodane, Chantal Joblon Doumée, Robert Lucibello, José Montealegre, Mireille Mosse, Salvador Paterna, Olivier Perrier, Vicente Pradal, Gérard Victor et Christine Zavan.

PROLOGUE

Rideau gris. Apparaît l'auteur. Il entre rapidement. Il a un papier à la main.

L'AUTEUR.— Honorable public... (*silence*) Honorable public, non, public tout court, et ce n'est pas qu'aux yeux de l'auteur, le public ne soit pas... honorable, bien au contraire, mais voilà, il y a derrière ce mot comme un léger tremblement de peur, c'est comme si on suppliait pour que l'auditoire soit généreux avec le jeu des acteurs et l'invention de l'auteur. Ce n'est pas de la bienveillance que demande le poète mais de l'attention! Il a sauté depuis longtemps la barrière épineuse de la peur que les auteurs voient se dresser entre eux et la salle. A cause de cette peur absurde, et parce que le théâtre est souvent une affaire de gros sous, la poésie se retire de la scène et part à la recherche d'autres territoires où les gens n'ont pas peur quand, par exemple, un arbre se change en une boule de fumée ou lorsque trois poissons, par la vertu d'une main ou d'un mot deviennent trois millions pour calmer la faim d'une multitude. L'auteur a choisi de donner à sa fable dramatique le rythme d'une petite savetière populaire. La créature poétique que l'auteur a vêtue en savetière et qui a l'air de sortir d'un proverbe ou d'une plainte, palpète et s'anime partout... et que le public n'aille pas s'étonner si elle paraît violente, si elle a des sautes d'humeur : c'est qu'elle lutte toujours, elle lutte avec la réalité qui l'entoure et lutte avec le rêve lorsque celui-ci devient réalité visible. (*on entend les cris de la savetière : « Je veux entrer ! J'arrive ! »*) Ne sois pas impatiente d'apparaître ! Tu ne vas pas porter une robe à traîne et des plumes extravagantes, tu vas porter une robe déchirée, tu entends, une robe de savetière. (*voix de la savetière – en coulisse : « Je veux entrer ! »*) Silence !

Le rideau s'ouvre et laisse voir le décor faiblement éclairé.

Ainsi se lève tous les jours le soleil sur les villes et le public oublie cette moitié du monde qu'est le rêve. Alors, il entre sur les marchés comme toi dans ta maison, sur la scène, petite savetière prodigieuse. *(la lumière augmente)* On commence : Toi, tu arrives de la rue...

On entend des voix qui se disputent. Au public :

Bonsoir.

Il enlève son haut-de-forme, illuminé de l'intérieur par une lumière verte. L'auteur l'incline et il en jaillit un jet d'eau. L'auteur regarde le public, l'air gêné et il se retire à reculons, plein d'ironie.

Excusez-moi!

Il sort.

ACTE UN

Maison du savetier. L'établi et les outils. Pièce complètement blanche. Grande fenêtre et porte. Le fond est aussi une rue toute blanche, avec quelques petites portes et fenêtres grises. A droite et à gauche, des portes. Toute la scène doit respirer un air d'optimisme et de joie, exalté dans les moindres détails. Une douce lumière orangée. Le milieu d'après-midi envahit la scène.

Au lever du rideau, la savetière arrive de la rue, furieuse. Elle s'arrête devant la porte. Elle porte une robe d'un vert criard, les cheveux tirés en arrière, ornés de grandes roses. Elle a un air farouche et doux en même temps.

LA SAVETIÈRE.- Tais-toi! Langue trop pendue, perruche empanachée. Si je l'ai fait... Si je l'ai fait c'est que ça m'a chanté... Si tu ne t'étais pas fourrée chez toi, je t'aurais traînée dans la rue, petite vipère enfarinée; et ça je le dis pour toutes celles qui sont derrière leur fenêtre. Et il vaut mieux être mariée avec un vieux qu'avec un borgne, comme toi. Finies les discussions. Ni avec toi, ni avec personne, personne, personne. *(elle rentre en claquant fortement la porte)* Je savais bien qu'avec ces gens-là on ne peut pas dire deux mots... Mais c'est ma faute à moi, à moi, à moi. J'aurais bien dû rester chez moi avec... oh ça, j'ai peine à le croire, avec mon mari. Qui m'aurait dit à moi, blonde aux yeux noirs, et ça ce n'est pas rien, avec cette taille et ce teint magnifique, que j'allais me retrouver mariée avec un... C'est à s'arracher les cheveux! *(elle pleure; on frappe à la porte)* Qui est là? *(on ne répond pas; on frappe de nouveau)* Qui est là? *(furieuse)*

L'ENFANT.- *(craintivement)* Un ami!

LA SAVETIÈRE.- *(ouvrant la porte)* Ah, c'est toi! *(douce et émue)*

L'ENFANT.- Oui, madame la savetière. Vous étiez en train de pleurer.

LA SAVETIÈRE.- Non, c'est seulement un de ces moustiques qui font bzzz qui m'a piquée à l'œil, là.

MADemoiselle ROSE ou le langage des fleurs

Poème grenadin des années 1900
divisé en plusieurs jardins
avec scènes de chant et de danse

*Traduit de l'espagnol par
Jean-Jacques Préau*

PERSONNAGES

MADemoISELLE ROSE

LA NOURRICE

LA TANTE

PREMIÈRE MANOLA

DEUXIÈME MANOLA

TROISIÈME MANOLA

PREMIÈRE VIEILLE FILLE

DEUXIÈME VIEILLE FILLE

TROISIÈME VIEILLE FILLE

MÈRE DES VIEILLES FILLES

PREMIÈRE AYOLA

DEUXIÈME AYOLA

L'ONCLE

LE NEVEU

LE PROFESSEUR D'ÉCONOMIE

DON MARTÍN

LE JEUNE HOMME

Deux ouvriers

Une voix

Cette traduction de *Mademoiselle Rose* a été créée le 10 janvier 1992 à La Coursive (La Rochelle), dans une mise en scène de Michel Cerda, avec Paule Annen, Valérie Beaugier, André Cellier, Bernard Cherbœuf, Luisa Cheref, Christine Guênon, Geoffroy Guerrier, Michèle Oppenot, Catherine Oudi, Sylvie Pascaud, Gérard Patrelle, Martine Thinières, Nathalie Villeneuve et Catherine Vinatier.

ACTE PREMIER

Une pièce qui s'ouvre sur un jardin d'hiver.

L'ONCLE.— Et mes graines ?

LA NOURRICE.— Elles étaient là.

L'ONCLE.— Eh bien, elles n'y sont pas.

LA TANTE.— Ellébore, fuschias, et les chrysanthèmes. Louis Passy violacé et Altaïr blanc argent à pointe héliotrope.

L'ONCLE.— Il faut que vous preniez soin des fleurs.

LA NOURRICE.— Si vous dites ça pour moi...

LA TANTE.— Tais-toi. Ne réplique pas.

L'ONCLE.— Je dis ça pour tout le monde. Hier, j'ai retrouvé les graines de dahlias écrasées par terre. *(il rentre dans la serre)* Vous ne vous rendez pas compte de ce que c'est que ma serre ; depuis 1807, quand la comtesse de Wandes a obtenu la rose mousse, personne à Grenade n'a réussi à la reproduire, sauf moi : pas même le botaniste de l'Université. Il est indispensable que vous ayez plus de respect pour mes plantes.

LA NOURRICE.— Je ne les respecte pas, peut-être ?

LA TANTE.— Chut ! Il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

LA NOURRICE.— Oui, madame. Mais ce que je ne dis pas, c'est qu'à force de tant arroser les fleurs et de jeter tant d'eau partout, on va retrouver des crapauds sur le sofa.

LA TANTE.— Pourtant, tu es bien contente de les sentir.

LA NOURRICE.— Non, madame. Pour moi, les fleurs sentent l'enfant mort, la bonne sœur qui prend le voile, l'autel d'église. Des choses tristes. Une orange et une bonne pâte de coing, et qu'on enlève toutes les roses du monde. Mais ici... roses à droite, basilic à gauche,

anémones, sauges, pétunias, et ces fleurs d'aujourd'hui, à la mode, les chrysanthèmes, décoiffées comme des têtes de gitanes. Quelle envie j'ai de voir planter dans ce jardin un poirier, un cerisier, un kaki!

LA TANTE.— Pour les manger!

LA NOURRICE.— Qui a une bouche... Comme on disait dans mon village :

La bouche est faite pour manger
les jambes, pour danser
et chez la femme, il est aussi...

Elle s'arrête et vient le dire à la tante, tout bas.

LA TANTE.— Jésus!

Elle se signe.

LA NOURRICE.— Gaudrioles de village.

Elle se signe.

ROSE.— (*entre en courant ; elle est tout en rose, dans une robe 1900, manches gigot et rubans*) Et mon chapeau? Où est mon chapeau? On a déjà sonné les trente-six coups à Saint-Louis!

LA NOURRICE.— Je l'ai laissé sur la table.

ROSE.— Eh bien, il n'y est pas.

Elles cherchent. La nourrice sort.

LA TANTE.— Tu as regardé dans l'armoire?

La tante sort.

LA NOURRICE.— (*qui revient*) Je ne le trouve pas.

ROSE.— C'est tout de même incroyable qu'on ne sache pas où est mon chapeau!

LA NOURRICE.— Mets le bleu avec des marguerites.

ROSE.— Tu es folle.

LA NOURRICE.— Et toi, plus folle encore!

LA TANTE.— (*qui revient*) Allons, le voilà!

Rose le prend et sort en courant.

LA NOURRICE.— C'est qu'elle voudrait que tout arrive en un éclair. Aujourd'hui, elle voudrait que ce soit déjà après-demain. Elle s'envole

et elle nous file entre les doigts. Quand elle était petite, il fallait que je lui raconte tous les jours l'histoire de quand elle serait vieille : « Ma petite Rose a déjà quatre-vingts ans » ... et c'était toujours la même chanson. Quand l'avez-vous vue s'asseoir pour faire de la dentelle au fuseau, de la frivolité, des pointes de feston, ou tirer des fils pour ajourer un caraco ?

LA TANTE.— Jamais.

LA NOURRICE.— Toujours à courir du coin au fond, du fond au coin, du foin au...

LA TANTE.— Gare à toi : tu vas te tromper !

LA NOURRICE.— Si je me trompais, vous n'entendriez rien de bien nouveau.

LA TANTE.— C'est vrai que je n'ai jamais aimé la contredire : qui voudrait faire de la peine à une pauvre petite qui n'a pas de parents.

LA NOURRICE.— Ni père, ni mère, ni chien qui court derrière, mais elle a un oncle et une tante qui valent tout l'or du monde.

Elle l'embrasse.

L'ONCLE.— (*en coulisse*) Voilà qui passe les bornes !

LA TANTE.— Vierge Marie !

L'ONCLE.— Qu'on marche sur mes graines, passe encore, mais je ne tolère pas de retrouver ses feuilles brisées, le plant de rosier que j'aime le plus. Beaucoup plus que la rose mousse, la frisée, la pompon, la damasquine et l'églantine de la reine Isabelle. (*à la tante*) Viens, viens, tu vas voir.

LA TANTE.— Il est cassé ?

L'ONCLE.— Non, il n'a pas eu grand-chose, mais ça aurait pu lui arriver.

LA NOURRICE.— Vous m'en direz tant !

L'ONCLE.— Moi, je me demande : qui a renversé le pot de fleurs ?

LA NOURRICE.— Ne me regardez pas, moi.

L'ONCLE.— Alors, c'est moi ?

LA NOURRICE.— Et il n'y a pas de chats, il n'y a pas de chiens, il n'y a pas de coups de vent pour entrer par la fenêtre ?